

La quatrième vitesse : pour un nouveau réel

Jean-Marc Desgent, *L'État de grâce*, Montréal, Les Herbes rouges, 1989, 44 p.

Luc Lecompte, *La Tenture nuptiale*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 107 p.

Denis Bouchard, *Fin de paysage*, Hearst (Ontario), Le Nordir, 92 p.

Larry Tremblay, *La Place des yeux*, Laval, Éditions Trois, 1989, 119 p.

Jocelyne Felx

Numéro 58, été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38250ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1990). Compte rendu de [La quatrième vitesse : pour un nouveau réel / Jean-Marc Desgent, *L'État de grâce*, Montréal, Les Herbes rouges, 1989, 44 p. / Luc Lecompte, *La Tenture nuptiale*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 107 p. / Denis Bouchard, *Fin de paysage*, Hearst (Ontario), Le Nordir, 92 p. / Larry Tremblay, *La Place des yeux*, Laval, Éditions Trois, 1989, 119 p.] *Lettres québécoises*, (58), 28–30.

Jean-Marc Desgent, *L'État de grâce*, Montréal, Les Herbes rouges, 1989, 44 p., 5 \$.
Luc Lecompte, *La Tenture nuptiale*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 107 p., 14,95 \$.
Denis Bouchard, *Fin de paysage*, Hearst (Ontario), Le Nordir, 92 p., 12 \$.
Larry Tremblay, *La Place des yeux*, Laval, Éditions Trois, 1989, 119 p., 12,95 \$.

POÉSIE
Jocelyne Felx

La quatrième vitesse

Pour qu'il y ait avenir en littérature, il faut d'abord que le présent arrive. On triche à penser hier aujourd'hui.



Au-delà de l'ascèse mallarméenne et du fleuve rimbaldien, ignorer les «valeurs de choc» de la poésie actuelle, c'est donner un soufflet aux poètes passé(e)s qui ont inventé, en leur temps, la poésie du présent. Bref, si la poésie est toujours nouvelle, il n'en demeure pas moins que faire fi des textes actuels, c'est souffleter la langue et ignorer le réel qui innove en nous.

Dans cette optique, pour quelques poètes, un certain air d'ébauche donné à la poésie est une voie, parmi d'autres, pour accéder au réel et pour briser l'acquis poétique des choses qui se répètent continuellement. On ne peut penser l'«immortalité» du poème sans imaginer, parfois, son propre contraire, la folle vitesse.

Le jardin des délices Ainsi Jean-Marc Desgent écrit dans *L'État de grâce*, dernier volet paru d'un triptyque sur l'amour: «J'espère tout de la vitesse./Un lieu se nom-me quand il va vite» (p. 18). **La poésie de**

Desgent m'a semblé se mouvoir dans un espace où

le réel, pour exister à tout prix, nous distrait

constamment, même s'il n'y a «rien à signaler du monde» (p. 19). De plus, au tournant de nombre de vers, pris dans le réseau de la pensée, et tissé à même la trame qu'elle déroule en quatrième vitesse, le réel n'est pas loin de s'offrir comme schéma ontologique. Passant du quotidien au questionnement, le propos gravite autour du thème pascalien de la «misère de l'homme», et celui (dans la lignée de tant de poètes) de la chair qui meuble la solitude. Non sans chanter pourtant la présence essentielle des livres :

J'apparais , je t'aime
et ne fais pas la folie avec ma peine.
Crois-tu au vol nocturne de mes livres?
Ce vol silencieux si utile aux rapaces.
Ton corps ne s'embarrasse plus du corps pour vrai.
La poésie ou tout autre forme d'art nous soulève
dans la solitude ou nous enjoint d'aller au combat (p. 27).

En outre, sans délaisser le caractère concret des spectacles particuliers, cette poésie renoue avec des idées du passé qu'elle réactive et qui témoignent du caractère amphibie du réel : le terrestre et le céleste, l'âme et le corps, la matière et l'esprit. Quelques références au religieux : «Les animaux prient» (p. 9), attestées d'ailleurs par le titre, complètent ce voyage à la fois charnel et moral.

L'intérêt de ce petit recueil réside aussi dans le fait de prouver la force des livres en les taisant presque. Car, assez curieusement, cette «grâce d'état» que les livres procurent et qui fait dire à Desgent: «[L]e langage me semble moins vrai que les livres» (p. 33), tombe essentiellement sous la coupe des «amants au travail» (p. 20), ce grand œuvre amoureux qui renvoie au titre même du recueil et qui est bien plus qu'un thème parmi d'autres.

Révéléateur enfin, m'a paru ce détail d'un triptyque de Jérôme Bosch, *Le Jardin des délices*, qui pare la couverture du recueil et dont le premier et le dernier volets illustrent la création de la première femme et l'enfer. Par une curieuse inversion qui ne manque pas d'humour, l'enfer (lié à la femme et au péché de la chair), si réel pour Bosch, et qui fut pour Baudelaire un lieu des plus goûtés, devient pour Desgent prétexte à «une montée spectaculaire de l'âme» (p. 22).

Quoi qu'on puisse dire philosophiquement, au jour amoureux appartient essentiellement, ici, un savoir, une luminosité, une manière de distance (avec la souffrance, la mort et la pourriture) qui se goûte «parce que j'ai des livres/avec et après moi, en dessous et parfois de moi» (p. 29).

Vitesse dangereuse J'aime ces poèmes qui, partant du concret, passent par l'image et s'épanouissent en méditation abstraite. Ainsi m'était apparu *Les Géographies de l'illusionniste*, le précédent recueil de Luc Lecompte. D'entrée de jeu, *La Tenture nuptiale*, dernier livre de Lecompte, m'a semblé amputé de toute sa foisonnante richesse, l'auteur ayant sans doute voulu privilégier une lisibilité aujourd'hui recherchée, et qui tient dans l'ombre certaines œuvres riches, touffues et difficiles.

Cela dit, dans ce recueil, la langue, d'une certaine raideur hermétique, élit un petit nombre d'emblèmes qu'elle scrute avec minutie et qui témoignent de ce monde muet (pierres, insectes, organes...) qui s'oppose au langage. Elle est ce lieu de méditation retiré dans lequel le poète opère le transfert d'une réalité de silence à une réalité expressive.

Si la relation entre animalité et humanité domine cette œuvre obstinée, n'est-ce pas aussi pour tramer quelque raccourci métaphorique ? Ainsi les époux, «beaux comme des rouges à lèvres», et qui ont «les perfections de l'insecte» (p. 105), dans l'ordre du désir aveugle qui meut l'Histoire, «pousseront des boulettes de fumier devant eux, sans comprendre» (p. 38), tels ces scarabées sacrés qui symbolisaient pour les anciens Égyptiens, la Terre et le Soleil.

Au-delà des images réussies, ce qui fait problème dans ce texte, c'est son écriture par trop concise (espèce de raté de la quatrième vitesse), qui court-circuite constamment le sens. Entre la chambre de la première suite et le baiser de la dixième et dernière suite, nous avançons dans un univers très (trop) balisé. Dans l'économie du texte, cette épargne est tout aussi ruineuse pour le rythme. Et nous voulons bien qu'il émane de cela une lumière et un ascétisme tout nouveaux qui éclairent les aspects mystérieux de l'univers. Nous voulons bien, comme les spéléologues s'introduisent dans les mondes cachés, pénétrer l'intime essence des choses. On y perd le soupçon ou le sentiment des forces qui engendrent la vie d'un texte.

En définitive, à ses meilleurs moments, cette saisie du réel semble une antenne parabolique à l'écoute des blessures et des désirs humains,

au plus haut période de l'exaspération, parfois. Mais ce texte forclos, dans son ensemble, reste improductif de plaisir.

Le rendez-vous de Samarkand ou le Déclic du destin

Dans l'un des contes des *Mille et une nuits*, un jardinier demande à son maître la permission de s'enfuir car il a rencontré la Mort qui lui a dit qu'elle viendrait le prendre. Le maître, lui prêtant son meilleur cheval, l'invite à aller se cacher chez un ami à Samarkand. Le lendemain, dans son jardin, le maître rencontre un beau jeune homme avec lequel il entre en conversation. Soudain, celui-ci l'interrompt : «Excuse-moi, je dois partir, je suis la Mort, j'ai rendez-vous ce soir avec ton jardinier».

Marquise si mon visage

Fin de paysage de Denis Bouchard et *La Place des yeux* de Larry Tremblay, s'ils divergent quant à leur manière, s'accordent sur ce point essentiel : la réalité de la mort ne souffre aucun exorcisme. Comme dans ce conte des *Mille et une nuits*, on ne lui octroie aucun prestige fascinant et ambigu. On ne fait pas miroiter, au-delà de sa propre négativité, l'illusion de l'autrement. Tout au plus, tel Corneille, jadis, devant la Marquise, arrive-t-on à badiner avec elle. Ainsi, Denis Bouchard, dans son recueil *Fin de paysage*, au sujet de la hideuse mort, interpellera une femme en ces termes :

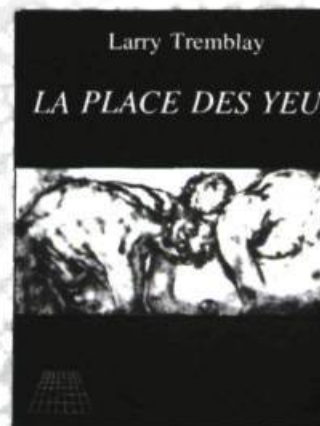
Reviens, grande force, les mots en moi t'attendent
puisque nous n'avons rien que nous deux au bout d'une course
vaine menant où je serai, où tu seras, forcément ! (p. 41).

Un certain désordre pourrait faire le charme de cet ouvrage livrant des souvenirs et des impressions qui oscillent entre le «Moi» d'hier et le «Moi» d'aujourd'hui. Pourtant la langue en sanctionne l'échec. Elle a en effet de ces accents anciens (passé simple, ô vocatif, choix de certaines épithètes) qui détonnent :

Ô traîtresse JALOUSIE

à la fin la «solitude» aura les jours heureux
la forteresse amour laissera quelque fenêtre ouverte
l'un et l'autre en secret verront des mondes fabuleux.
empires particuliers de mensonges et d'exclusion (p. 46)

Le sens moderne de cette poésie lui vient de cette façon d'accepter le désordre de la vie, de se résigner à voir en elle une histoire de bruit et de fureur. Le jeu qui nous rattache à ces pages, c'est ce langage un peu vide qui tente jusqu'au bout de traverser l'absence.



Malheureusement, le texte aux images surexploitées ne va pas au-delà de l'orgueilleuse affirmation d'une subjectivité, miroir où se reflètent, non sans une naïve complaisance, les hantises qui déchirent : la solitude, l'absence et la pensée de la mort.

J'ai parfois affaire à la débâcle des visages
Aux obus des regards croisés. À refuser
de prendre cette rue. À l'odeur de la salive.
À l'usure des caresses. À la tournure des événements (p.19).

Le Poème-théâtre J'ai emprunté un des deux titres de cette chronique à une pièce de théâtre de Larry Tremblay, parue en 1989 chez Leméac, *Le Déclat du destin*. Martin Thisdale, dans un commentaire publié dans *Lettres québécoises* du printemps dernier, dit que cette œuvre pose «l'épineuse question de l'inéluctabilité de la mort». Le premier recueil poétique de Larry Tremblay poursuit cette réflexion.

À prime abord, à l'encontre de Bouchard, on chercherait en vain, dans *La Place des yeux* de Tremblay, la tirade et le verbe. Voici un texte d'une tenue et d'une qualité qui force l'attention. Tablant sur le plaisir paradoxal à avoir peur qu'exploitait la tragédie grecque et qu'exploite abondamment le cinéma, ce texte mise sur la force de frappe du réel. Il a la texture de l'action dramatique. Il y suffit souvent, pour terroriser l'esprit, d'un rien de réel :

Dans ce recueil, l'ellipse et le découpage cinématographique font mouche, et ce clin d'œil au septième art induit un rythme nerveux, bien différent du rythme linguistique. À ce titre, nombre de vers jouent le destin d'un homme tel un lieu scénique. Nous les lisons comme une leçon de vie nerveuse. Habilement, Tremblay agence, disloque, se fait lyrique ou hyperréaliste à son gré, et l'originalité de cette œuvre vient de l'aptitude de l'auteur à construire une action dramatique qui s'imbrique bien au poétique. Dans ce livre où la pensée de la vie inclut la pensée de la mort, on atteint l'extraordinaire en restant toujours de ce côté-ci du réel. Et si, à la limite, dans la suite intitulée «La Mort filmée», je remarque cette capacité outrancière de l'écriture de copier le réel, la profondeur reste visible, fût-ce à travers le prisme du geste le plus prosaïque.

Ce texte vivant et expressif m'a plu et nul doute que sa réfraction dans le théâtre et le cinéma lui confère son unité profonde et surtout sa plus grande efficacité. **Lq**

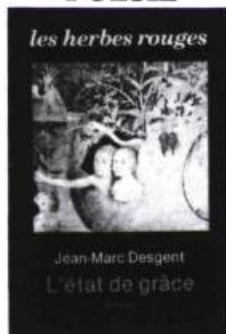
Denis Bouchard

Fin
de
paysage

POÉSIE
Le Nord

les herbes rouges

POÉSIE



NOUVELLES



THÉÂTRE



POÉSIE



- 176 Jean-Marc Desgent, *L'état de grâce*, 4,00\$
- 177 Christian Mistral, *Cockrell dehors dedans*, 4,00\$
- 178-179 Sylvain Campeau, Gilbert David, Aline Gélinas, Gilles G. Lamontagne, Jérôme Langevin, Paul Lefebvre, Stéphane Lépine, Solange Lévesque, Serge Ouaknine, Diane Pavlovic, Alvina Ruprecht, Jean St-Hilaire, Michel Vaïs, *Veilleurs de nuit (Saison théâtrale 1988-1989)*, 6,00\$
- 180-181 André Roy, *Les amoureux n'existent que sur la Terre*, 6,00\$
- abonnement: 10 nos, 30,00\$ ci-joint chèque mandat-poste

les herbes rouges

C.P. 81, Succ. E, Montréal, Québec H2T 3A5

Nom _____ Adresse _____

Ville _____ Code postal _____